

**Charles Baudin, *Souvenirs de jeunesse de l'amiral Baudin,*
1784-1815**



**Charles Baudin, Souvenirs de jeunesse de l'amiral Charles Baudin
1784-1815**

**Service Historique de la Défense, Archives Centrales de la Marine, Sous-Série :
Fonds Privés, 1 GG2, Carton 11**

Période couverte : 14 octobre 1799 (mort du père, Baudin des Ardennes) – 25 mars 1804 (l'arrivée du *Géographe* à Lorient)

Remarques particulières:

Le texte qui est présenté dans ce document est extrait du manuscrit conservé aux Archives centrales de la Marine, Vincennes. Il ne concerne que la partie du récit consacrée au Voyage aux Terres Australes. Sa chronologie s'arrête lors du retour de Charles Baudin en France en 1804. Comme ce texte a été dicté bien des années après le retour du Voyage, il ne constitue pas un témoignage direct sur les événements au même titre que les journaux de bord des différents membres de l'expédition.

Le manuscrit étant l'œuvre d'un copiste, il présente peu de difficultés de transcription. L'orthographe et la ponctuation se conforment pour la plupart à l'usage moderne. La normalisation des majuscules et le seul changement adopté par rapport au texte original.

Il existe une version publiée de ce document, laquelle est conforme au contenu du manuscrit. Voir :
Souvenirs de jeunesse de l'amiral Baudin. Révolution, Empire (1784-1815), in *Les Trois Ages de la Marine à voile, de Louis XVI à Louis-Philippe*, sans lieu ni date [Paris, Association des Amis des musées de la Marine, 1957 ?], volume in-4 (29 x 23 cm) de 269-(1) pages, pp. 101-158.

Des extraits du document ont paru dans :

Edmond Jurien de la Gravière, *L'Amiral Baudin*, in *Les Gloires maritimes de la France*, Paris, Plon, 1888. On peut consulter une version électronique de cet ouvrage:

<https://archive.org/details/lamiralbaudinwit00juri>

Une partie de cet ouvrage a d'ailleurs paru sous le titre « La marine de 1812 d'après les souvenirs inédits de l'amiral Charles Baudin », dans *La Revue des Deux Mondes*, 56^e Aⁿ, t. 73, 1 février 1886, pp. 592-625.

Transcription

Malcolm Leader

Validation

Jean Fornasiero

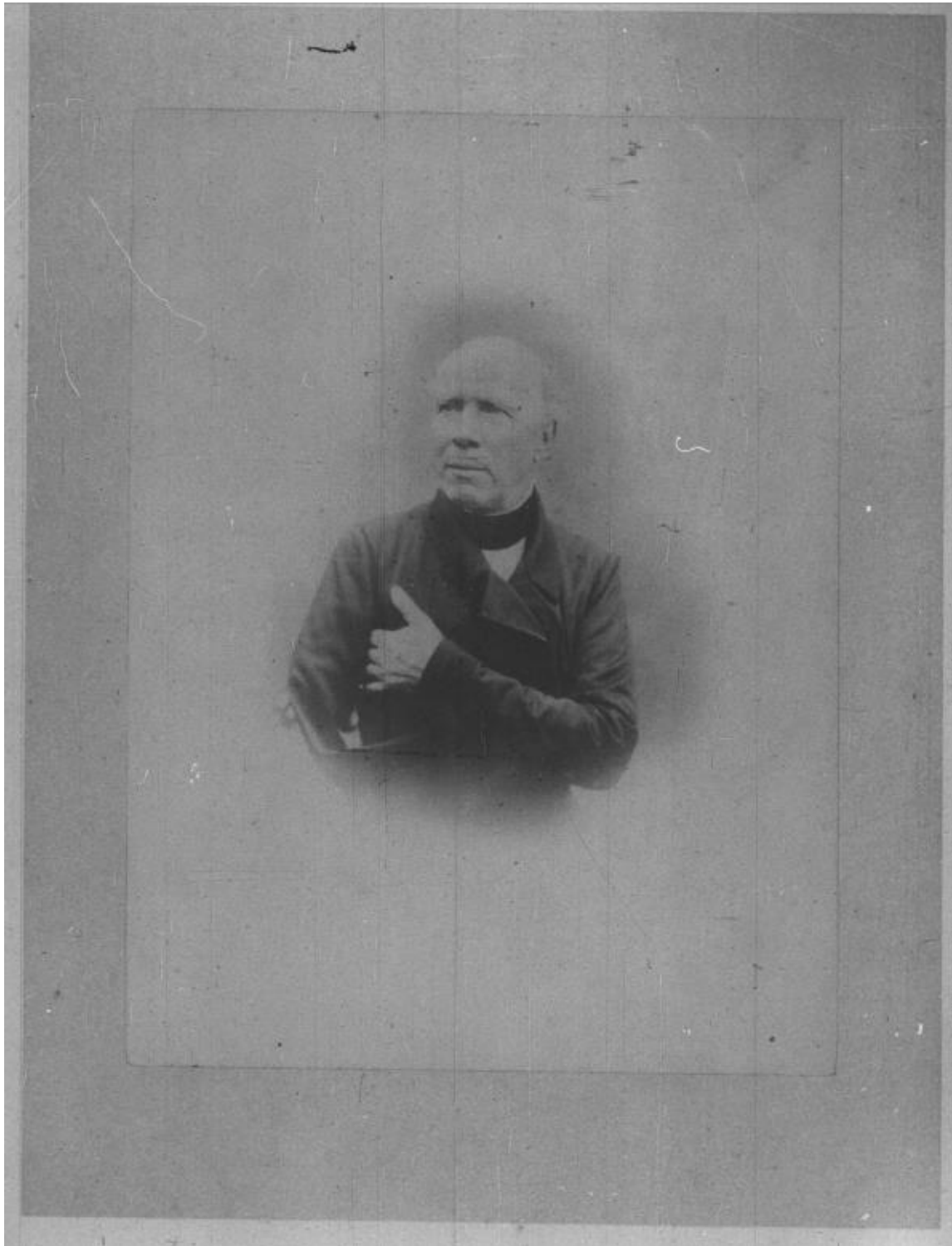
*Transcription et images publiées ici avec la gracieuse permission du Service Historique de la Défense,
Vincennes*

Protocoles de transcription

Les numéros des pages sont indiqués entre parenthèses ; les numéros des pages non numérotées sont indiqués entre crochets.

L'orthographe et la ponctuation originales sont respectées. L'emploi des majuscules a été standardisé pour se conformer à l'usage moderne.

Portrait de Charles Baudin incorporé dans le manuscrit



Échantillon du manuscrit (p. 44)

44

haut restant, ma
mère et moi, sans aucune
fortune. Elle n'en avait point
eu en se mariant : une
inscription de 80,000 fr sur
le grand livre, que possédait
mon père, avait disparu dans
la banqueroute des deux tiers,
et des actes très multipliés de
bienfaisances et de générosité
de mon père, sans la plupart
n'ont été revêtus qu'à sa mort,
avaient alors d'avance la part
qui devait lui revenir dans
le patrimoine de mon grand-
père, en grande partie ruiné
par la suppression des charges
de magistrature, et par les
assignats : d'ailleurs, mon
grand-père vivait encore,
et ni ma mère ni moi
n'avions rien à prétendre
de son vivant.

La mort de mon père fut

**Souvenirs de jeunesse
de l'amiral Charles Baudin
1784-1815**

(44)

Nous restions, ma mère et moi, sans aucune fortune. Elle n'en avait point eu en se mariant : une inscription de 80 000 fcs¹ sur le grand livre, que possédait mon père, avait disparu dans la banqueroute des deux tiers, et des actes très multipliés de bienfaisance et de générosité de mon père, dont la plupart n'ont été révélés qu'à sa mort, avaient aliéné d'avance la part qui devait lui revenir dans le patrimoine de mon grand-père, en grande partie ruiné par la suppression des charges de magistrature, et par les assignats : d'ailleurs, mon grand-père vivait encore, et ni ma mère ni moi n'avions rien à prétendre de son vivant.

La mort de mon père fut

¹ Note de transcription: ce chiffre pourrait se lire comme 80 000 ou 20 000. Dans la version publiée il s'agit de 20 000.

(45)

vivement sentie par la grande majorité de ses collègues dans les Conseils, et des regrets publics et presque unanimes furent donnés à sa mémoire. Malgré son extrême modestie, il avait inspiré une estime et une affection générales. Une opinion qu'il avait commencé à écrire, la veille même de sa mort, fut lue par le représentant Saussat au Conseil des Anciens, et adoptée à l'unanimité. Semblable honneur avait été fait, huit ans auparavant, à Mirabeau ; un service funèbre fut célébré pour lui à St Germain l'Auxerrois ; c'était le premier en France depuis l'abolition du culte catholique en 1793 ; et c'était une distinction bien méritée par mon père qui, dans les temps les plus funestes

[46]

de la Terreur, avait toujours eu le courage de réclamer le libre exercice de la religion chrétienne, et les pieuses cérémonies des funérailles, qu'on refusait alors aux morts. Ma mère et moi nous reçûmes de la plupart des hommes distingués qui avaient connu mon père, des témoignages sincères de sympathie et de regrets. Les amis qui se montrèrent le plus affectueux et le plus dévoués furent MM. Camus, collègue de mon père aux Archives, Ternaux, de Jonquières, et Madame Rousseau.

Aucun parti n'avait encore été pris à mon égard, lorsque **le 18 Brumaire [an 8, 9 novembre 1799]** mit au pouvoir le général Bonaparte. A peine nommé Premier consul, il envoya à ma mère son aide-de-camp le

(47)

général Victor, - depuis maréchal et duc de Bellune, pour lui témoigner la part qu'il prenait à ses regrets, et lui exprimer le désir que j'entrasse dans la Marine. Ma mère, encore dans ces premiers moments de douleur où une femme n'a guère de volonté à elle, dit qu'elle ferait de moi tout ce qui plairait au Premier consul. Notre ami Camus, qui avait une grande sévérité de mœurs, et qui redoutait pour ma jeunesse le séjour de Paris, saisit avec ardeur ce moyen de m'en faire sortir. M^r Bourdon de Vatry, alors Ministre de la Marine, se montra extrêmement bienveillant, en sorte qu'en peu de jours, mon sort fut décidé. Je n'avais pas la plus légère idée de ce que c'était que le métier de marin, mais

(48)

j'avais les goûts de voyages et de curiosité si naturels aux jeunes-gens de quinze ans, et je ne demandais pas mieux que d'embrasser une carrière qui m'offrait la perspective de les satisfaire. Le ministre me plaça pendant quelque temps au dépôt des cartes & plans

de la Marine, où je reçus du digne M^r Buache & de son collaborateur, M^r Parenneau, les premières notions d'hydrographie.

Je n'eus que pendant peu de semaines le bonheur d'être auprès de ces deux excellents hommes ; vers **la fin de Frimaire [an 8, décembre 1799]**, le commissaire principal de la Marine au Havre, M^r Levacher, retournant à son poste, le ministre me confia à lui. C'était un homme

(49)

bienveillant, et qui ne manquait pas de mérite comme administrateur, mais trop peu grave pour être chargé de conduire des jeunes-gens. La Tour du Pin (René) qui était depuis plusieurs années dans la Marine, et plus âgé que moi, vint avec M^r Levacher et moi au Havre. **[Dix lignes barrées, illisibles]** Nous nous liâmes promptement et nous logeâmes ensemble. Le premier navire de guerre sur lequel nous fûmes embarqués tous deux s'appelait le *Foudroyant*. C'était une

(50)

praame de 12 canons de 24, commandée par un brave lieutenant de vaisseau appelé Tuvache, dont je me rappellerai toujours avec plaisir le bon accueil ainsi que celui de son second, le lieutenant Lebail. Il leur fallait beaucoup de bienveillance dans le cœur pour accueillir, comme ils le firent, un jeune novice qui arrivait avec toute l'inexpérience et par conséquent tous les ridicules d'un Parisien qui sort du collège - je ne fus pas long-temps sous leurs ordres. Au bout d'un mois, le *Foudroyant* fut désarmé, et je passai sur une canonnière de la flottille destinée à la défense de la côte, assez mauvais bateau, qui n'avait point de nom, mais qui portait le n^o 46, et le guidon du commandant de la flottille, le capitaine

(51)

Helloin de Vaudreuil. Pendant les six mois que je restai sur ce navire, notre navigation se borna à quelques sorties en rade du Havre. J'étais, du reste, fort-libre, et j'employais mon temps, à terre, à travailler les mathématiques et le dessin : ce fut à cette époque que commença ma liaison avec mon bon ami de Mélay, qui s'appelait alors Peureux ; ce n'est que plus tard, et pour éviter les mauvaises affaires et le ridicule que lui suscitait ce nom malencontreux, qu'il a fini par prendre celui de de Mélay, surnom porté autrefois par son père. Il servait en même temps que moi sur la flottille, où il était déjà aspirant de première classe, ayant débuté depuis plusieurs années. Je le

(52)

rencontrai dans des maisons que nous fréquentions en commun, et je ne tardai pas à me prendre pour lui de cette amitié qui a duré jusqu'à sa mort.

Au mois de juin 1800, je subis mon examen d'aspirant de deuxième classe. J'eus pour examinateur Monge le jeune, frère du célèbre mathématicien, & je fus reçu d'emblée. On faisait alors au Havre les préparatifs de l'expédition de découvertes aux Terres Australes; je ne pouvais entendre parler d'une campagne de ce genre sans désirer en faire partie. J'écrivis à ma mère et aux amis de mon père, à Paris, pour leur témoigner ce désir. Ils s'employèrent avec ardeur à le satisfaire, surtout Camus et M^{me} Rousseau, qui eurent besoin de toute leur influence personnelle, et de celle de leurs

(53)

amis. Il fallut même aller jusqu'au Premier consul, car les places, dans cette expédition, étaient extrêmement recherchées.

Enfin, je fus agréé, et je commençai mon service d'aspirant à bord du *Géographe*, grande et belle corvette neuve de 32 canons, que devait monter le commandant de l'expédition. Ma joie était extrême. Le bonheur de porter l'uniforme, d'exercer ma petite part d'autorité, la perspective d'un voyage lointain et fécond en aventures, tout cela m'enivrait.

La plus grande partie de l'expédition se trouva réunie au Havre dans les premiers jours de septembre. Ce personnel était nombreux, trop nombreux même, et généralement fort jeune. Parmi les *savants*, il n'y avait guère que deux ou

(54)

trois hommes d'âge et d'expérience tels que le naturaliste Michaud. Les deux premiers lieutenants sur le *Géographe* et la gabare le *Naturaliste*, qui devait lui servir de conserve, étaient des officiers distingués et capables ; mais les enseignes étaient aussi fort jeunes, et passablement étourdis. Les aspirants, au nombre de huit sur chacun des deux navires, étaient, pour la plupart, des jeunes-gens distingués par leur esprit & leurs manières, surtout ceux du *Géographe*. La plus grande cordialité s'établit, tout d'abord, entre toutes les personnes de l'expédition, sans distinction de rang ni d'âge, et on nous traita comme des enfants gâtés. C'était encourager une familiarité à laquelle nous n'étions que trop disposés, car peu d'entre nous avaient des

(55)

notions de discipline et de convenance en fait de service naval. Tout alla à merveille, et dans le plus aimable laisser-aller jusqu'à l'arrivée du commandant, qui fut un véritable trouble fête. Chacun voulut d'abord lui sauter sur l'épaule & lui manger dans la main, mais le capitaine Nicolas Baudin ne s'accommoda pas de ces gentilleses, et voulut établir la discipline et la hiérarchie sur un pied convenable. Il devint aussitôt la bête noire, et, comme nous étions les plus jeunes, nous ne fûmes pas les derniers à le prendre en grippe. Bientôt, il se mit à détester cordialement les savants, les officiers et les aspirants. Les aspirants, les officiers et les savants le lui rendirent de tout leur cœur.

(56)

Il faut dire aussi que, si nous étions tous passablement déraisonnables, lui, de son côté, manquait totalement de la bienveillance de caractère et de façons qui est nécessaire aux chefs pour faire aimer l'autorité. Il avait cependant, parmi nous, quelques amis ; c'étaient des personnes qui l'avaient accompagné dans son précédent voyage en Amérique, sur la *Belle-Angélique*, et qui, après avoir passé deux ou trois ans sous ses ordres, ne s'en étaient pas trouvées assez mal pour ne pas désirer revenir avec lui.

Nous partîmes du Havre le **25 vendémiaire an IX (19 octobre 1800)**. Nous touchâmes à Ténériffe, après une traversée de quatorze jours, dont le commencement fut assez pénible. Je payai

(57)

le tribut au mal de mer, mais je ne tardai pas à me remettre complètement. Santa-Cruz, où nous abordâmes, dans l'île de Ténériffe, était le premier pays étranger que je voyais ; aussi, ma curiosité était-elle fortement excitée lorsque j'y débarquai. Ce sentiment n'eut guère lieu d'être satisfait. Une côte aride et dénuée de végétation, des maisons délabrées, un peuple en guenilles et hideux à voir, voilà tout ce que j'aperçus à Ténériffe, et cela me confirma dans mon opinion de jeune homme, que la France était le plus beau pays du monde, et les Français le premier peuple de l'Univers.

Nous quittâmes Ténériffe après onze jours de relâche, abondamment pourvus de provisions fraîches qui ne

(58)

tardèrent pas à se trouver gâtées, par les chaleurs et les pluies du Tropique, et puis, je crois bien un peu, par l'effet du désordre général qui régnait à bord, et qui allait toujours croissant. La mésintelligence croissait toujours aussi entre le commandant et son état-major, et contribuait à rendre la traversée pénible. Cette traversée fut longue ; nous serrâmes de trop près la côte d'Afrique, dans la crainte d'être entraînés par les courants sur celle du Brésil, et nous fûmes pris, dans le golfe de Guinée, par des calmes & des orages qui nous retardèrent beaucoup. Mon instruction fit peu de progrès dans cette longue traversée qui aurait pu être si bien mise à profit. Mon inexpérience avait besoin d'être aidée ; il m'aurait fallu

(59)

quelqu'un qui m'ouvrît les secrets de la Science. Or, ceux de mes camarades qui avaient assez d'instruction & de sérieux dans l'esprit pour être, pour moi, des guides utiles, étaient précisément ceux auxquels je m'étais le moins attaché. Mon bon ami de Mélay joignait au cœur le plus affectueux l'esprit le plus aimable et les manières les plus gracieuses, mais il était, dans ce temps, fort léger et point du tout marin. Bougainville et Montgéry ne l'étaient pas plus que lui : j'étais séduit par leur gentillesse ; c'était une qualité fort amusante, sans doute, mais fort peu profitable à mon instruction et à mon amélioration morale.

(60)

Nous arrivâmes à l'île de France dans les premiers jours de mars 1801, après cent cinquante jours de traversée. L'accueil que nous reçûmes de toute la population fut très cordial. Cette colonie, tout en restant attachée à la France, s'était, cependant, maintenue indépendante, en ce qui concernait le régime de l'esclavage. Elle avait dû résister aux décrets de la Convention [**deux mots barrés, illisibles**] relatifs à [deux mots barrés] l'affranchissement des nègres. Elle avait ainsi maintenu dans son sein l'ordre et la prospérité, en même temps qu'elle avait fait respecter, dans les mers de l'Inde, le pavillon français. On était, d'ailleurs, fort patriote à l'île de France ; les sentiments d'affection à la mère-patrie y

(61)

dominaient dans tous les cœurs, et, comme depuis quelque temps, on était sans nouvelles de France, notre arrivée excita un intérêt général. C'était à qui aurait quelqu'un de nous pour causer de la France et des événements qui, en amenant au pouvoir le général Bonaparte, avaient changé la face des affaires. J'étais porteur de lettres de recommandation pour des personnes de l'île, et je fus vivement touché de l'accueil que j'en reçus. Cet accueil a fait naître dans mon cœur des sentiments qui ne se sont jamais effacés depuis.

Le commandant Baudin était fort connu à l'île de France, et y comptait beaucoup d'ennemis ; aussi,

(62)

moitié par animosité contre lui, moitié par intérêt pour nous, une sorte de conspiration générale se forma tout d'abord pour retenir dans l'île toutes les personnes appartenant à l'état-major de l'expédition, savants, officiers, et même aspirants. Il n'y [**mot barré**,

illisible] eut pas un de nous à qui on ne fit les offres les plus séduisantes, et beaucoup ne surent pas résister. On était dégoûté de la dureté de caractère du commandant. On s'effrayait de la perspective des fatigues et des privations du voyage ; enfin, la désertion fut presque générale. A bord du *Géographe*, nous perdîmes les deux premiers lieutenants Gicquel et François Baudin ; c'étaient deux hommes fort-capables, fort-instruits, et dont j'ai eu, pour ma part, beaucoup à regretter l'absence pendant tout le reste de la campagne.

(63)

Capmartin, alors enseigne, nous quitta aussi ; et, parmi mes camarades, je perdis Morin, Montgéry et de Mélay. Il me fallut une grande force de résolution pour ne pas rester avec de Mélay, dominé que j'étais, alors, par l'extrême tendresse de mon attachement pour lui. Je fus retenu par le sentiment du devoir, qui commençait à poindre en moi. Je pensai au chagrin qu'éprouveraient ma mère et ceux des amis de mon père qui avaient pris intérêt à me faire obtenir place dans l'expédition. Je me disais d'ailleurs que, quels que fussent les fatigues et les désagréments de cette campagne, ils auraient pour mon instruction des avantages qui devaient l'emporter sur toute autre considération. **[deux mots barrés, illisibles]** Je restai donc, et je fis bien ; mais ce ne fut pas

(64)

sans une vive douleur que je me séparai de mon ami le plus cher. A l'exception de la mort de mon père, aucun événement de ma vie ne m'avait encore causé une angoisse semblable à celle de cette séparation.

Les équipages, aussi, avaient eu part aux séductions de l'île de France, & on avait cherché à en embaucher un grand nombre. C'étaient des matelots d'élite et, pour la plupart, jeunes et vigoureux. Il fallut les remplacer, au moment du départ, par un ramassis de mauvais sujets, étrangers pour la plupart, dont on débarrassa les prisons de la colonie. Enfin, après quarante jours de relâche, nous fîmes voile pour la Nouvelle-Hollande, **vers le milieu d'avril (25 avril) [1801].**

Nous étions assez mal

(65)

approvisionnés ; les vivres que nous avions pris à l'île de France, en remplacement de ceux qui avaient été consommés pendant les six premiers mois de voyage, étaient de la plus mauvaise qualité. Il n'y avait point de vin, à peine, seulement une petite quantité destinée aux malades. Et, avec des états-majors insuffisants et mécontents, et des équipages faibles et incomplets, la campagne s'ouvrait sous de tristes auspices.

Le 27 mai 1801, nous aperçûmes pour la première fois la côte de la Nouvelle-Hollande. C'était la terre découverte en **[blanc]**¹ par Lewin. Nous nous en approchâmes pour l'explorer, et, après quelques jours, nous jetâmes l'ancre dans une baie non encore connue, et que nous appelâmes

¹ Dans la version publiée, on indique la date de 1622.

(66)

Baie du Géographe. Cette baie n'offrait aucun abri contre le vent du large, et nous fûmes surpris par un coup de vent assez violent qui nous obligea d'appareiller, non sans avoir eu beaucoup de peine à rembarquer les personnes qui avaient été envoyées à terre. Nous en fûmes quittes pour la perte de notre chaloupe et d'un homme noyé. Aussitôt

que nous eûmes levé l'ancre, chacun des deux navires fit force de voiles pour s'éloigner de la côte vers laquelle nous poussait la tempête. Dans l'obscurité, nous nous séparâmes¹ du *Naturaliste*, et, comme ce navire n'avait pas, à beaucoup près, les bonnes qualités du *Géographe*, nous fûmes fort inquiets de ne pas le revoir lorsque le mauvais temps fut passé. Notre premier point de rendez-vous, en cas de séparation,

¹ En marge : (9 juin [1801]).

(67)

était l'île *Rottenest*, ainsi appelée, par les Hollandais qui la découvrirent, à cause du grand nombre de rats qu'ils y trouvèrent. **[Deux mots barrés, illisibles]** N'y ayant pas trouvé le *Naturaliste*, nous fîmes route vers la vaste *baie des Chiens Marins*, second point de rendez-vous convenu avec nos compagnons, et nous les y attendîmes inutilement pendant plus de six semaines. Ce temps fut mis à profit pour explorer avec nos embarcations les terres basses et désolées qui bordent **[plusieurs mots barrés, illisibles]** ce golfe où, malgré toutes nos recherches, nous ne pûmes même pas trouver une goutte d'eau douce. Heureusement, la pêche était abondante, car nos provisions de l'île de France étaient épuisées, et nous étions réduits à des

(68)

viandes salées de la plus mauvaise qualité. De notre triste mouillage, on n'apercevait à perte de vue que des terres plates et rougeâtres, sans la moindre apparence de végétation, et pour toute distraction, nous avions le spectacle de nombreuses baleines qui entouraient notre navire et se jouaient en s'élançant hors de l'eau, de sorte que, parfois, le corps tout entier en sortait et s'élevait, verticalement, sur l'extrémité de leur queue. Elles retombaient alors de toute leur masse en faisant un épouvantable fracas, et faisant jaillir au loin autour d'elles l'eau de la mer. Souvent, dans nos embarcations, nous étions obligés de prendre les plus grandes précautions pour ne pas être écrasés.

Le 12 juillet [1801], le

(69)

Naturaliste n'ayant pas encore paru, nous quittâmes la *baie des Chiens Marins* pour continuer notre exploration des côtes O. et N.O. de la Nouvelle-Hollande. En nous dirigeant vers le nord, nous cherchâmes inutilement l'embouchure de la rivière désignée par les anciens navigateurs hollandais et, je crois, par Dampier, sous le nom de *Rivière Guillaume*, et après avoir doublé la pointe N.O. de ce grand continent, nous trouvâmes des terres de plus en plus basses, et d'un accès de plus en plus difficile. L'absence de notre conserve rendait le commandant assez timide ; il craignait de s'engager seul sur ces côtes basses, où il aurait pu échouer sans avoir de secours. D'ailleurs le *Géographe* était un navire

(70)

fort mal choisi pour une exploration de ce genre ; il tirait trop d'eau et avait des formes qui l'auraient compromis en cas d'échouage. Notre reconnaissance de toutes ces côtes fut donc extrêmement imparfaite. Parvenus vers le méridien de la grande île de *Timor*, le comm^{dt} se détermina à y relâcher. C'était, d'ailleurs, le dernier point de rendez-vous qu'il eût assigné au *Naturaliste*, en cas de séparation, et il était impatient de rejoindre ce navire. La vue de la belle île de Timor nous fit éprouver un vif sentiment de plaisir. **[Mot barré, illisible]** Sa belle végétation récréait agréablement nos yeux, fatigués,

depuis trois mois, du triste spectacle des côtes arides et désolées de la Nouvelle Hollande. Nous allâmes mouiller¹

¹ En marge : (21 août [1801]).

(71)

d'abord dans le *détroit de Simao*, puis dans la vaste baie de *Couvang*. Les Hollandais y avaient un établisse^{mt} protégé par un pauvre petit fort qu'armaient quelques mauvais canons, et appelé le *Fort-Concordia*. Le pays est délicieux, et abondant en provisions de tout genre. Le gouverneur, M. Van Loffstett, bon et digne Hollandais, nous fit l'accueil le plus cordial, et mit toutes ses faibles ressources à notre disposition. Le comm^{dt}, les naturalistes & les malades furent installés à terre, les uns dans le fort, les autres dans des maisons de la ville, si toutefois on peut appeler ville un faible groupe de cases en bambous, pour la plupart, recouvertes en feuilles de latanier, et habitées par des Malais. A peine comptait-on

[72]

une douzaine de Hollandais dans tout l'établissement. Pourtant, quelques unes de ces cases, construites et ornées avec soin, entourées de jardins d'une végétation luxuriante, et meublées avec des meubles chinois, n'étaient pas dépourvues de commodité et d'agrément. Je demurai à bord, avec les officiers, pour travailler aux réparations de la corvette. Mais, lorsque le service le permettait, j'allais fréquemment à terre avec mes camarades, faire de longues promenades dans les magnifiques plantations qui avoisinent Couvang, et nager à plaisir dans les parties de la rivière que les crocodiles ne fréquentaient pas. Les cocotiers sont très abondants sur les rivages de la baie de Couvang, et, nulle part au monde, je ne les ai vus si beaux & si élevés.

(73)

Cependant, nos réparations étaient achevées, et le *Naturaliste* n'avait pas encore paru. Nos inquiétudes sur sa destinée devenaient de plus en plus vives, & le commandant commençait à parler de partir pour aller le chercher sur la côte de la Nouvelle-Hollande, où nous supposions qu'il avait péri, lorsqu'il parut enfin **le 21 septembre [1801]**. Ce fut une grande joie pour nous. C'est à cette époque que commença ma liaison avec Duval d'Ailly et avec Moreau, tous deux aspirants à bord du *Naturaliste*. Jusqu'alors, nous nous étions à peine vus, même dans nos relâches à Ténériffe et à l'île de France.

C'était un peu de la faute du capitaine Hamelin, si le *Naturaliste* était resté si long-temps sans nous rallier.

[74]

Après le coup de vent qui nous avait séparés dans la *baie du Géographe*, il avait perdu plusieurs semaines à nous attendre dans les parages de l'île Rottenest et de la rivière des Cygnes, pendant que nous l'attendions nous mêmes dans la baie des Chiens Marins, et il n'était venu nous chercher dans cette baie, qu'au moment où nous venions de la quitter. Bien qu'il y eût trouvé les traces toutes récentes de notre passage, et qu'il eût pu, par conséquent, se convaincre que nous en étions déjà partis, il avait perdu un temps considérable à nous y attendre, et ne s'était décidé à venir nous chercher à Timor, qu'après avoir presque entièrement épuisé son approvisionnement d'eau. Il avait alors fait sa route directe pour venir

(75)

relâcher à Coupang, sans tenter l'exploration d'aucune partie de la côte de la Nouvelle Hollande, et par conséquent, sans concourir au but de notre commune mission.

Le *Naturaliste* fut prompt à se réparer à *Timor*, à compléter ses vivres, et le **13 novembre 1801** nous fîmes voile ensemble pour la *Terre de Van Diemen du Sud*.

La traversée fut longue et pénible. La dysenterie avait attaqué une partie de l'équipage pendant notre séjour à Timor, et bientôt, le scorbut vint s'y joindre pour nous affaiblir. Enfin, nous découvrîmes, le **13 janvier 1802**, les hautes cimes des montagnes de la Terre de Van Diemen, et nous entrâmes dans le canal reconnu, peu d'années auparavant, par notre

[76]

compatriote d'Entrecasteaux, qui lui avait donné son nom. Ce canal offre, dans une étendue de près de vingt lieues, une série de magnifiques mouillages. Nous passâmes dix semaines à l'explorer, avec nos embarcations, sans y découvrir d'aiguade commode et suffisante. Nous étions à la fin de l'été de ce pays (**février 1802**) et presque toutes les sources étaient tarées. Cette relâche ne nous offrit donc d'autres ressources que celles de la chasse & de la pêche. Nous eûmes quelques entrevues avec les naturels ; ils étaient les plus misérables du monde, et n'avaient rien à échanger avec nous.

Le **17 février [1802]** nous quittâmes le canal pour aller mouiller à *l'île Maria*, sur la côte orientale de la Terre de Van Diemen.

(77)

Je fus expédié dans la chaloupe, avec Henri de Freycinet, pour explorer le passage qu'on croyait alors exister entre la presqu'île de Frédéric Hendrick & la terre de Van-Diemen : le mauvais temps & les privations de toutes sortes rendirent cette traversée très pénible ; mais je me complaisais dans les fatigues et les dangers. J'étais surtout heureux lorsque je me trouvais hors du navire, & en position de faire quelque chose d'utile. Nous revînmes à bord au bout de huit jours, sans avoir [**mots barrés, illisibles**] découvert de passage, [**mot barré, illisible**] attendu qu'il n'en existe point : pendant notre absence la dysenterie & le scorbut avaient fait de nouveaux ravages. Plusieurs hommes étaient morts ; entre autres M^r Mauger, naturaliste,

[78]

qui avait accompagné le comm^{dt} dans son précédent voyage en Amérique. C'était un collecteur et un empaillleur infatigable, qui ne manquait pas d'intelligence, et connaissait merveilleusement les objets que possédait le Muséum & ce qui lui manquait. Il n'avait, pourtant reçu aucune éducation, et ne savait même ni lire ni écrire ; du reste, homme de mœurs fort douces, et d'une bonhomie parfaite.

En quittant l'île Maria, nous nous dirigeâmes vers le Nord pour compléter la reconnaissance de la terre de Van Diemen. Le lendemain, parvenus par le travers des îles désignées par Tasman sous le nom d'îles Schouten, le comm^{dt} expédia l'ingénieur-géographe Boulanger dans le grand canot, commandé par

(79)

l'aspirant Maurouard, pour faire la reconnaissance de ces îles. Comme le canot devait revenir à bord le même soir, on ne lui donna que deux jours de vivres, [**plusieurs mots barrés, illisibles**] et nous nous tîmes sous voiles en louvoyant le long de la côte. Le soir venu, le grand canot ne reparut pas : les vents contraires nous avaient éloignés de la côte, et le lendemain, nous nous en rapprochâmes sans apercevoir notre canot. Le

Naturaliste s'était séparé de nous, la nuit précédente, et n'était plus en vue. Plusieurs jours se passèrent en recherches inutiles, sans revoir ni notre canot, ni notre conserve, et le commandant, malade de chagrin, prit le parti de faire route pour aller reconnaître la côte sud de la Nouvelle Hollande.

[80]

Nous courumes de grands dangers dans le détroit de Bass, où nous fûmes assaillis par un coup de vent terrible. Tout le reste de cette campagne fut fort pénible. Séparé de sa conserve, le commandant n'osait approcher d'aucune terre pour y découvrir un abri. **[Plusieurs mots barrés, illisibles]** Nous nous tenions donc à une certaine distance des côtes que nous explorions, et cependant, nous avions un grand nombre de malades. L'équipage était épuisé de fatigues, et nous nous trouvions à court d'un grand nombre de provisions, même d'eau et de bois. **[Deux mots barrés, illisibles]** Je me portais pourtant merveille, et ma santé **[mot barré, illisible]** se fortifiait par les fatigues et les privations auxquelles succombaient chaque jour, autour de moi, les hommes

(81)

les plus robustes. L'équipage était devenu insuffisant pour manœuvrer le navire ; je me mis à travailler comme le dernier des matelots, et ce fut, pour moi, une instruction utile. On ne peut que difficilement se faire une idée de l'état de délabrement et de dénuement général **[mot barré, illisible]** auquel nous étions réduits ; et depuis, dans tout le cours de mes voyages, je n'ai rien vu qui en approchât. La saison était rigoureuse, et tout l'équipage manquait de vêtements ; ceux qu'on avait embarqués, en France, étaient trop petits, pour la plupart, et ne pouvaient convenir qu'à des enfants. Quant aux vivres, nous n'avions autre chose que du biscuit rempli de vers et réduit en poussière fétide, des salaisons pourries, du riz germé ; et, pour toute boisson, une liqueur

[82]

nauséabonde qu'on nomme arrack. Enfin, lorsque les souffrances et les privations furent arrivées à un point tout à fait intolérable, le commandant jugea à propos d'abandonner notre exploration, et d'aller relâcher à Port Jackson, établissement des Anglais sur la côte orientale de la Nouvelle Hollande. Nous y arrivâmes **le 20 juin 1802**, dans un état de fatigue et d'épuisement difficile à décrire. Le *Naturaliste* était venu nous y chercher ; il s'y était ravitaillé, et était parti depuis peu de jours pour aller à notre recherche sur la côte sud. Nous eûmes bien du bonheur d'apprendre qu'il avait retrouvé notre grand-canot, avec son équipage sain et sauf.

Nous fûmes accueillis avec une grande cordialité à Port Jackson ; le gouverneur était le capitaine King, de la Marine

(83)

royale britannique, qui avait servi comme lieutenant sous le capitaine Cook. La colonie, fondée au commencement de 1788, comptait alors quatorze années seulement d'existence ; cependant, nous y trouvâmes toutes les ressources nécessaires pour nous réparer et nous ravitailler. Peu de jours après notre arrivée, nous fûmes agréablement surpris de voir le *Naturaliste* entrer dans le port ; il avait trouvé des vents contraires et furieux à l'entrée du détroit de Bass, et avait jugé à propos de relâcher. Notre commandant voyant que ce navire, qui s'était séparé de nous, était presque inutile à l'expédition, résolut de s'en défaire, et de le renvoyer en France. Il acheta une petite goëlette qui se trouvait sur les chantiers

[84]

de Port Jackson, et qu'il appela le *Casuarina*, du nom du bois indigène dont elle était construite ; il l'équipa de quinze hommes d'élite, pris parmi ceux du *Naturaliste*, et en donna le commandement au lieut^{nt} Louis de Freycinet. Tout ce qu'il y avait de meilleur en matériel et en personnel passa à bord du *Géographe* ; les hommes malades ou valétudinaires furent mis à bord du *Naturaliste* pour retourner en France. Ces dispositions et les réparations du *Géographe* nous retinrent à Port Jackson plusieurs mois pendant lesquels les deux navires restèrent mouillés ensemble dans une partie de la rade très éloignée de la ville. Ce fut alors que je me liai très intimement avec Duval d'Ailly et Moreau.

(85)

Chaque jour, nous passions ensemble tout le temps que notre service nous laissait libre. Ce fut une époque de véritable bonheur pour nous trois. Mon admiration pour les grandes qualités de Moreau était un véritable culte. Celles de Duval d'Ailly étaient moins éclatantes ; mais il y avait chez lui tant de bonté et de sensibilité naïve, si bienveillante et si affectueuse sous un extérieur très froid, qu'on ne pouvait pas ne pas l'aimer. Sa douce raison tempérait, d'ailleurs, l'étourderie de mon âge, et il me donnait de sages conseils pour la conduite de ma vie. Enfin, vint le moment où il fallut nous séparer. Le 18 novembre nous mîmes à la voile avec le *Naturaliste* & le *Casuarina*,

[86]

le premier retournant en France, et le second devant nous servir de conserve pendant le reste de notre campagne. Je restai seul aspirant à bord du *Géographe* ; tous les autres nous avaient quittés à l'île de France, ou retournaient en Europe sur le *Naturaliste*. Quant à moi, ma bonne santé me permettait de continuer le voyage ; le commandant désirait me conserver ; il se montrait d'ailleurs beaucoup plus bienveillant pour moi que pour tous mes autres camarades qui, il faut bien le dire, ne mettaient peut-être pas dans leur service tout le zèle possible.

Après quelques jours de navigation, le *Naturaliste* nous quitta et fit route pour France, et nous reprîmes l'exploration de la côte sud de la Nouvelle Hollande, en compagnie de

(87)

notre petite conserve le *Casuarina*. Grâce à elle, et grâce à ce que le commandant prenait plus l'habitude de ces sortes d'explorations, nous fîmes, dans cette campagne, de beaucoup meilleurs travaux que dans les deux précédentes. **[Plusieurs mots barrés, illisibles]** La reconnaissance de la côte sud achevée, nous reprîmes celles des côtes de l'ouest, et du nord ouest, après quoi nous allâmes de nouveau relâcher à l'île de ~~Timor~~ Timor. Arrivés le 7 mai 1803 nous en repartîmes **le 3 juin [blanc]**¹ pour aller faire l'exploration de la côte du nord, et principalement du golfe de Carpentarie. Mais la saison était contraire, les vents soufflaient avec force de l'est. Après avoir lutté contre eux pendant un mois, le commandant désespéra de pouvoir s'élever dans l'est,

¹ 1803

[88]

et il annonça publiquement qu'il lutterait encore pendant toute la durée de la lune ; mais que si, alors, les vents ne nous étaient pas devenus moins contraires, il se déciderait à renoncer à son expédition, et à retourner à l'île de France. Il était alors mal portant et

très fatigué ; il crachait le sang, et le dégoût commençait à s'emparer de lui. Il n'attendit pas même l'époque qu'il avait fixée pour renoncer à la continuation du voyage. Un soir, à 9 heures, il vint sur le pont, & ordonna à l'officier de quart de mettre le cap en route pour l'île de France. C'était **le 7 juillet [1803]**. En un instant, la nouvelle s'en répandit par tout le navire ; la moitié de l'équipage, qui était couchée, se leva, dans un transport de joie ; on se félicitait, on s'embrassait, et tout le monde passa la nuit sur le

(89)

pont à danser et à chanter. Deux personnes seulement, à bord, étaient mécontentes au milieu de l'allégresse générale ; c'étaient l'ingénieur hydrographe Boullanger et moi. J'avais à cœur le succès de l'expédition ; et, quels que fussent les fatigues et les dangers, c'était avec un véritable regret que je la voyais finir sans qu'on eût entièrement accompli les travaux que nous avions entrepris. Depuis ce temps, j'ai souvent désiré faire encore quelque exploration hydrographique, et sans la guerre et les événements qui ont détourné le cours de ma carrière, je me serais livré une seconde fois, avec grand plaisir, à ces sortes de travaux.

Le 7 août [1803] suivant nous arrivâmes à l'île de France. Peu de jours après, l'état du commandant s'aggrava, et

[90]

nous le perdîmes. Ses funérailles ne furent rien moins que tristes : il était universellement détesté. Il avait montré une très grande force d'âme dans ses derniers jours. Il avait recueilli, dans un bocal d'esprit de vin, ses poumons qu'il avait vomis dans des souffrances inouïes, et il les montrait à toutes les personnes qui le venaient visiter. « Les poumons sont-ils indispensables à la vie ? » disait-il. « Vous voyez que je n'en ai plus, et pourtant j'existe encore. » Après sa mort, une discussion s'éleva pour savoir qui aurait le commandement du *Géographe*. Freycinet, qui était son second, réclamait cet honneur ; mais le capitaine Milius, qui avait été second du *Naturaliste*, et que sa mauvaise santé avait obligé de quitter ce navire à

(91)

Port-Jackson, et de prendre [**deux mots barrés, illisibles**] passage sur un navire américain qui l'avait débarqué en Chine, nous avait précédés à l'île de France, où il avait rétabli sa santé, et il faisait valoir sa supériorité de grade. Il avait été fait capitaine de frégate pendant l'expédition, et Freycinet, parti comme enseigne, n'était encore que lieutenant. Je formais des vœux pour le succès du capitaine Milius. C'était un grand manœuvrier. Mon ami Moreau, qui s'était formé à son école, m'avait souvent parlé de lui ; et je désirais profiter, à mon tour, de ses leçons. J'intéressai, en sa faveur, le vieil amiral Balle, qui avait beaucoup de bienveillance pour moi, et me traitait comme son enfant. L'amiral Linois,

[92]

qui commandait alors nos forces dans les mers de l'Inde, avait servi comme officier sous l'amiral Balle, et avait pour lui beaucoup de respect et de reconnaissance. Tous deux parlèrent de Milius au général Decaen, gouverneur de nos établissements, et il fut décidé, en conseil, que le commandement du *Géographe* serait donné au capitaine Milius. L'influence que j'avais eue sur cette décision fut connue, et mit contre moi Freycinet et tout l'état-major du *Géographe*. Quels que fussent les talents du capitaine

Milius, on redoutait son caractère, et on aimait celui de Freycinet, qui était doux jusqu'à la faiblesse, et sous la direction duquel chacun était bien sûr de ne faire que ce qui lui

(93)

plairait. Pour moi, je ne redoutais pas un chef plus sévère, s'il devait être plus capable. Notre séjour à l'île de France se prolongea pendant quatre mois, afin d'attendre la saison convenable pour doubler le cap de Bonne-Espérance, et d'arriver en France à une époque favorable à nos collections de plantes et d'animaux vivants.

La guerre éclata avec l'Angleterre, par suite de la rupture de la Paix d'Amiens, pendant notre séjour à l'île de France. Je fus bien tenté de renoncer à retourner en Europe, et de m'embarquer sur quelqu'un des navires de la division de l'amiral Linois ; mais le désir de revoir ma mère et

[94]

mes amis de France l'emporta. Seul de tous les aspirants partis de France sur le *Géographe*, j'étais, jusqu'alors, resté fidèle à l'expédition. Il me sembla que j'en devais suivre le sort jusqu'au bout.

Le 16 décembre 1803 nous mîmes à la voile pour retourner en France. L'état-major s'était [**mot barré, illisible**] complété par les officiers repris sur le *Casuarina*, qui avait été désarmé et laissé à la colonie. J'ai dit plus haut qu'il y avait, dans l'état-major, une sorte d'inimitié contre moi, parce que j'avais contribué à faire donner le commandement au capitaine Milius. Cette inimitié ne tarda pas à éclater; et, dès le jour du départ, les officiers, sous prétexte qu'ils étaient en nombre suffisant pour faire le service, demandèrent au capitaine de m'ôter le

(95)

commandement du quart à la mer que j'avais exercé déjà, depuis quelque temps, sous les ordres du command^t Baudin. Le capitaine Milius eut la faiblesse de consentir à cette demande ; il crut qu'en me sacrifiant, il aurait la paix avec ses officiers. Il connut bientôt qu'il s'était trompé. Leur conduite fut telle qu'il se vit obligé de les suspendre l'un après l'autre de leurs fonctions. Il me rendit mon quart, quinze jours après le départ, et bientôt, les deux Freycinet, Ransonnet, et Monbazin ayant cessé tout service, je restai seul avec Ronsard à courir la grande bordée.

Notre traversée fut heureuse. Nous touchâmes à Bourbon, & au cap de Bonne-Espérance, et le

[96]

25 mars 1804, après trois ans et cinq mois de campagne, nous entrâmes à Lorient. Les énormes collections d'histoire naturelle & les animaux vivants que nous avions à bord furent aussitôt expédiées à Paris, et je reçus un congé pour aller voir ma mère qui habitait alors [**plusieurs mots barrés, illisibles**] Dunkerque, où elle avait été nommée directrice des Postes après la mort de mon père. Le lendemain de notre arrivée, je rencontrai Henry de Freycinet, qui jusqu'alors, m'avait toujours tenu rancune de ce que j'avais contribué à empêcher qu'il n'eût le commandement du *Géographe*. Il vint à moi, me prit la main fort cordialement, m'assura qu'il n'avait aucun ressentiment contre moi, et m'embrassa. Cette loyale réconciliation me fit plaisir ; j'avais de l'estime pour Freycinet, qui ne s'était laissé entraîner que par faiblesse à se

(97)

montrer hostile envers moi. Depuis ce temps, nous sommes restés liés, jusqu'à sa mort, arrivée en 1842. Son frère Louis, et Ransonnet, qui était au fond le meilleur garçon du monde, vinrent aussi, chacun de son côté, faire leur paix avec moi : Monbazin seul, caractère rancuneux, continua de me bouder encore quelque temps.

Je fus accueilli à Paris avec une bienveillance extrême par les amis de mon père, surtout par M^r Ternaux, M^{me} Rousseau, & M^r Camus. Je voulais ne faire que traverser Paris, pour aller sur le champ auprès de ma mère ; mais ils insistèrent pour que je ne partisse qu'après que j'aurais reçu mon brevet d'enseigne. Ma mère joignit ses instances aux leurs, et

[98]

malgré tout le désir que j'avais de la revoir, il fallut céder et passer à Paris six semaines qui me parurent fort longues, malgré toute l'affection dont m'entourèrent mes amis. Enfin, mon brevet fut signé par l'Empereur ; je partis pour Dunkerque, & je me trouvai dans les bras de ma mère après quatre ans et demi de séparation. Sa situation dans cette ville était agréable : elle était aimée, considérée, recherchée dans la société. La direction des Postes lui donnait une aisance suffisante ; elle habitait une belle maison, et son existence était douce de tout point.

Après avoir passé quelques semaines avec ma mère, j'allai à Boulogne voir mes excellents amis de Mélay et Moreau, qui servaient sur la flottille avec la

(99)

plupart de nos anciens camarades de l'expédition : Bougainville, Morin, Breton, Deschatelets, Montgéry, et quelques autres encore. Tous me firent de vives instances pour que je prisse aussi du service dans la flottille ; je résistai. Ç'aurait été un grand bonheur pour moi que de servir au milieu de mes amis et de mes bons camarades, mais il ne me paraissait pas que cette expédition eût de chances de succès ; je ne croyais même pas que Napoléon eût sérieusement l'intention de jamais tenter le passage. Je ne voulus pas m'annexer à une opération à laquelle je ne voyais point d'avenir, et dans laquelle il ne me semblait pas qu'il y eût d'instruction à acquérir ; et, après une semaine passée à Boulogne, je retournai à Dunkerque, près de ma

[100]

mère, et j'y achevai le reste de mon congé.

A mon retour à Paris, je fus envoyé à Brest, où il y avait alors une escadre de vingt-un vaisseaux, sous le commandement du vice-amiral Ganteaume. C'était la plus importante que possédait la France, et celle, par conséquent, dont je désirais le plus faire partie ; car c'est toujours dans les escadres nombreuses qu'il y a le plus d'instruction à acquérir. Je fus donc très désappointé lorsque, le lendemain même de mon arrivée à Brest, je fus nommé au commandement d'une canonnière. Il s'en trouvait deux à Brest destinées à faire partie de la flottille ; et le préfet maritime, le général Caffarelli, crut me faire grand plaisir en me donnant l'une des deux. C'étaient une faveur et un

.....